

crie, ni ne joue, ni ne se bat, ni ne se roule par terre ! On dirait de mignonnes caricatures ou plutôt de scrupuleuses réductions des parents. Des bonshommes pas plus hauts qu'une botte se courbent sous le poids de leurs trois ou quatre printemps, et marchent comme s'ils se sentaient dans les jambes au moins un quart de siècle de roulis. C'est d'un comique irrésistible. Quoique amusantes aussi avec leur triple jupe froncée et le fichu serré sur la poitrine et noué derrière les épaules (une mode calviniste, celle-là : l'austère réformateur prohibant „les corsages rembourrés sur le devant,“ on exagère la portée de cette prescription en effaçant le buste d'une façon violente) les fillettes, elles, excitent une pitié, à cause de leur regard vague et anxieux par une habitude d'interroger l'horizon, ce regard qu'elles tiennent de leurs mères.

Malgré novembre, le sable très velouté, et l'air qu'alourdisent à peine d'impalpables brouillards mauves, tiédissent délicieusement. Des plantes inconnues étalent un feuillage d'argent mat, et s'ornent de baies roses, blanches et grises, si jolies qu'on croirait du corail, des perles, de l'ambre laissés là par la mer. Une voix murmurante et berceuse, venue on ne sait d'où, cette voix douce et pâlie, presque spiritualisée que prendrait, s'animant, quelque portrait d'aïeule. Et de cela on reçoit une impression comme de prime été en une contrée chimérique, très respectueuse de nos sensibilités morbides qu'exaspèrent les clartés trop vives, les couleurs